

L'Art de perdre, voyage en pays perdu

Publié le 6 septembre 2023



La comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli adapte avec finesse le roman multiprimé d'Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, vaste fresque d'une famille entre l'Algérie et la France. Une création savoureuse et profonde sur la perte et la transmission.

Ils sont là, tous les trois assis à quelques mètres les uns des autres. Yema, la grand-mère, foulard coloré sur les cheveux, affairée à une table de cuisine, mariée à 14 ans et mère un an plus tard. Ali, le grand-père, immobile, solide et sombre silhouette de dos, né « à la saison des fèves », au printemps 1953 en Algérie. Et devant, Naïma, la petite-fille, à même le sol et à fleur d'époque, penchée sur un écran qui déverse les images brûlantes des attentats. D'un geste elle le referme, se lève, volubile et fragile. Son corps se déploie, ondule. Elle danse.

C'est elle qui raconte et fait vibrer les mots d'Alice Zeniter. La promesse d'un père d'aller voir un jour le pays perdu, qui s'est fracassé sur d'autres violences, celles de la décennie noire en Algérie. Le silence d'un père, toujours à court de souvenirs. « Comme si mon père confondait l'intégration avec la politique de la terre brûlée. » Avant lui, le silence d'un grand-père harki, à peine levé à la fin de sa vie. « *Peut-être qu'il trouve enfin la liberté de hurler qu'il ne supporte rien, ni ce qui lui est arrivé ni cet endroit où il est arrivé.* »

SABRINA KOUROUGHLI SIGNE UNE MISE EN SCÈNE RADICALE ET RÉUSSIE

Là où le roman proposait une vaste fresque sur trois générations, Sabrina Kouroughli a fait le choix - radical et réussi - de camper pendant un peu plus d'une heure ces trois seuls personnages et de suivre la quête de Naïma, qu'elle incarne, pétillante et émouvante. Une quête à haut risque - comment remplacer un pays perdu par un pays réel, s'inquiète la jeune femme qui, sur une carte, tente d'en sentir les contours sous ses doigts. Sur le visage de Naïma, la légèreté le dispute souvent à la pesanteur de l'absence. « *Je n'ai jamais pensé que le silence de mon grand-père constituait un manque mais il m'apparaît désormais comme un trou à l'intérieur de mon corps - non pas une plaie mais un trou à l'intérieur de mon corps.* »

C'est elle qui, à la force des mots et des sourires, rejoint ses ancêtres, bredouillant une langue que personne ne lui a apprise, sondant ces vies si lointaines, riant des gâteaux secs devenus symboles d'intégration, ou du prénom « Claude » recommandé par l'administration française, risible intrus dans la fratrie de Hamid, Kader et Dalila. Sous ses tendres questions, Yema - malicieuse Fatima Aïbout - s'anime, se souvient et se mettra à chanter, à la toute fin. « *J'ai perdu deux villes, de jolies villes. Et, plus vastes/ Des royaumes, deux rivières, tout un pays/Ils me manquent, ce n'est pas un désastre.* »

LE DRAME DES HARKIS

Plus tard, la voix d'Ali s'élève à son tour, rare et saccadée. Elle évoque le camp Joffre dans le sud de la France - appelé aussi camp de Rivesaltes -, puis le déménagement en Normandie. Charrie des cauchemars, l'âpreté de l'exil et le drame des harkis. « *Je n'ai jamais dit que j'étais pour les Français et j'ai jamais touché un fusil. Moi, on m'a demandé qui étaient les familles de la crête, j'ai répondu. J'ai dit : untel est le cousin d'untel. Mais tout le monde le savait.* » Issam Rachyq-Ahrad est bouleversant quand il livre ces quelques mots sauvés du silence.

Mais, et c'est là toute la finesse de la mise en scène, l'humour fait souvent céder la tragédie, comme le mouvement, de la parole et des corps, imprimé par Naïma. Et à la regarder retisser cette histoire, douloureuse mais toujours vivante, on se dit avec sa grand-mère Yema que la perte peut ne pas être un désastre.